●●●

eux-mêmes, c'était les géographes, d'autre part, la poésie. Je voulais voir si dans cette poésie arabe, je pouvais me retrouver, indépendamment du fait que c'était une poésie de musulmans et que moi j'appartiens à une civilisation chrétienne. Quand plus tard, traduisant un de ces grands poètes arabes, Abu L Atahiya, j'ai pu traduire deux vers qui donnaient en français. Et la mort est ce feu en nous tous rallumé que chaque jour nouveau, un peu plus fort, ravive, par-delà les différences nous sommes frères. Il faut donc s'atteler à la poésie. Mes débuts avec la poésie arabe n'ont pas été commodes.

D'abord parce que nos vieux maîtres étaient sensibles à ce qu'ils appelaient les clichés. Qu'est-ce que c'est que la poésie ? Il y a trois façons de dire les choses : les dire simplement, les dire autrement et c'est la grande prose ou la poésie classique et chercher à dire autre chose et c'est la poésie telle que nous l'entendons aujourd'hui depuis la fin du XIXe siècle. Quand ces vieux maîtres parlaient de clichés, ils ne disaient rien d'autre que ceci : depuis que l'homme est sur terre, il passe sa vie à raconter les mêmes choses, l'amour, la mort, la nature, l'Au-delà, Dieu ou le néant. Le problème était de savoir comment ces Arabes le disaient.

La rhétorique joue chez eux un rôle essentiel. Il fallait lire les critiques des grands prosateurs arabes du Moyen-Age qui expliquaient ce qu'était pour eux la poésie. A partir de là, on pouvait y aller. J'y suis allé. J'ai fait pour le mieux, l'essentiel étant de faire passer. Autre controverse. Certains de mes anciens étudiants me reprochent parfois de traduire en vers qui riment. Je leur ai toujours dit que ces vers pour les Arabes d'aujourd'hui sont des vers classiques. Si je veux essayer de trouver un écho semblable en français, il faut, moi aussi, que je leur donne une forme classique. C'est un débat.

En ce qui concerne la pratique même de la poésie, le début de l'aventure se passait un jour au bord de la mer quelques années après la mort de mon fils de quinze ans, mort d'un cancer. J'étais assis sur la plage, je pensais à lui et des mots arabes se sont présentés qui disaient : notre pays vient de finir au moment où tu déclines parmi les tortues de la nuit. Cela a été le premier recueil de poèmes arabes qui s'appelait *Au mercure des nuits*. Je l'ai ensuite revu et corrigé. Puis est venu *Pour un adieu*. L'adieu du vieil homme à sa vie, j'entre dans ma quatre-vingtième année. L'adieu à un pays. Et l'adieu à une certaine forme d'écriture que je ne pourrai plus pratiquer parce que l'arabe n'est pas ma langue maternelle, j'y suis venu tard, à partir de ma vingt et unième année et surtout à partir de mes trente ans.

Cette langue qui m'a beaucoup donné, que j'ai choyée et caressée comme une maîtresse, maintenant que je suis vieux, elle qui est d'une éternelle jeunesse, me fait comprendre que les temps sont finis. Elle me fuit. Les mots sont beaucoup plus difficiles à trouver. Le dictionnaire est d'un infiniment plus grand recours qu'avant.

Vous avez beaucoup voyagé physiquement et par les idées. Pourtant tout est parti de votre village et tout y revient, un peu comme Ulysse. Avez-vous le sentiment d'un port d'attache ?

Oui, cent fois oui. Il y a le pays de l'enfance, de la formation, de 5 à 13 ans. Formation à l'école, avec des parents instituteurs dont j'étais l'élève. C'était un rôle difficile mais une formation de sévérité et d'immense tendresse. Quand ma mère a dû changer de poste pour se rapprocher de Montpellier où j'étais lycéen, j'ai vécu dans un autre village, Montferrier, le village de l'adolescence. Donc oui, port d'attache avec cette passion pour cette terre-là, pour le calcaire car le calcaire joue avec l'air et le vent.

C'est cet amour du retour à la matrice qui a bercé mes années de spéléologie autour de mes seize, vingt-deux ans. Je parlais un jour à René Char, à qui j'avais rendu visite.

Nous parlions de ce pays de calcaire. Je protestais un peu contre certains comportements qui faisaient par exemple que, quand on était propriétaire d'une source, on l'enclavait pour en interdire l'accès alors que cette eau, pour moi, est magique car elle circule autant sous terre qu'à l'air libre et quand elle ressort c'est sous forme de source et de rivière enchanteresse. René Char m'a dit : «Oui, ces pays qui ne demandent rien que d'être regardés.» Quand je suis là-bas, je n'ai plus peur. Je peux mourir, plus rien n'a d'importance.

Propos recueillis par Meriem Nour

EN LIBRAIRIE

IL N'Y A PAS D'OS DANS LA LANGUE, DE NOURREDINE SAÂDI

Sur les traces du passé

Ce roman ressemble à un puzzle dont chaque pièce nous renvoie à une tranche de vie. Exilé en France, le narrateur titille sa mémoire exhumant ses souvenirs d'enfance à Constantine.

C'était avant le déclenchement de la guerre de Libration nationale. Sa maison natale, l'école Voltaire qu'il fréquentait, sa jolie institutrice, Mme Jevackini dont il était secrètement amoureux…

Des images, des souvenirs qui reviennent par bribes. «Nous allions en effet, mes frères et moi — pas mes sœurs — chaque matin très tôt à l'école de la mosquée, jamaâ El Kettanya. En cercle autour de Sidi Brahim, sous la surveillance de sa badine (qui nous mettait les pieds en sang lorsqu'on n'apprenait pas le verset), nous répétions, les yeux encore chassieux, les paroles d'Allah…» p91.

D'autres flash-backs ressurgissent dans la mémoire du narrateur comme les années lycée : «Puis il y eut la guerre… les mots du racisme banal — raton, bougnoule, tronc de figuier — que l'ont entendait parfois dans le quartier durant nos jeux d'enfants prenaient une résonance particulière dans la cour du lycée d'Aumale où je venais d'être admis.» Comme dans un film, les images défilent dans la tête du narrateur.

Etabli en France, il n'a cependant pas coupé le cordon ombilical avec son pays d'origine revenant notamment sur les sanglants épisodes des actes terroristes qui ont précipité son départ. Un roman à découvrir au plus vite.

Sabrinal

***Il n'y a pas d'os dans la langue* de Nourredine Saâdi, éditions Barzakh, 2008, prix 400 DA.**

Léthargie totale du théâtre romain de l'antique Calama !

L'oisiveté use, corrode et stresse, c'est un vide, un grand et «la nature a horreur du vide», dira *ammi* Salah, un vieil écrivain guelmi. Et le vide paraît plus long en occupant plusieurs pans de la société, durant toute l'année caractérisée par des périodes de congé aussi bien pour les travailleurs que les élèves et étudiants.

A Guelma, ville historique du 8 Mai 45, depuis le dernier Festival national de la chanson moderne de juin 2007, il y a deux ans, le théâtre romain intra muros de l'Antique Calama construit au IIe siècle avant J-C et une forteresse byzantine et reconstruit en 1908 par les Français sur les mêmes fondations vit une situation de paralysie totale qui semble se prolonger.

La population guelmie se demande qui a pris la gestion de cet espace archéologique culturel merveilleux. Un tel théâtre romain, en plein centre-ville de Guelma, à Bab Skikda, fermé à longueur d'année. Cette triste réalité semble inquiéter une large frange de la société, les gens de la culture et du savoir, qui espèrent une gestion opérationnelle et fonctionnelle par la wilaya de Guelma et la direction de la culture de ce grand monument historique et archéologique romain, comme l'ont fait d'autres wilayas : Timgad et Djemila. Le théâtre romain de Calama, un vrai bijou, mérite plus d'attention.

Malgré son importance et son emplacement, il n'arrive toujours pas à redécoller après avoir connu des années fastes. Il est dans une léthargie totale depuis belle lurette. Il y a deux ans, ce merveilleux monument historique et archéologique a été au rendez-vous pendant une semaine de succès retentissant du Festival national de la musique moderne qui a engendré un afflux inattendu de milliers de personnes dont des familles originaires d'Oran, Alger, Constantine, Biskra, Batna, Annaba, etc.

Cette présentation au large public il y a deux ans était dans un cadre culturel et une atmosphère conviviale de plusieurs chanteurs algériens, à leur tête Lotfi Double Kanon et ce, malgré des moyens vraiment dérisoires. A quand l'ouverture du théâtre romain au public guelmi ? s'interroge *ammi* Salah.

B. A.

PRÉSENTATION DE LA PIÈCE THÉÂTRALE *AUDIBERTI & FILS* AU CCF D'ALGER

Des mots pour dire le propos

Belle soirée théâtrale en cette nuit d'orage dans l'enceinte de la salle de spectacle du Centre culturel français, où les Maréchal (Mathias et Marcel, père et fils) nous ont «dit» les vers d'une poésie tumultueuse de Jaques Audiberti. Dans un espace scénique qui évoluait tantôt en duel tantôt en duo, un ensemble bien agencé de textes, mais très fantaisiste de l'univers audibertien, est mis en scène par François Bourgeat (production Tréteaux de France).

Au début de la pièce, on découvre cet enfant qui est agacé par la «géométrie» de l'espace pour clamer sa fascination pour la géométrie de la nature et de l'univers des sensations. Le père tente de faire admettre à son fils la nécessité d'aller au-delà de son «contentement féerique» pour appréhender la vie d'une manière conséquente.

Un autre tableau, c'est le rapport du journaliste au poète où l'entretien nous donne l'état des lieux et des mots pour parler de l'absurde subsistance de la poésie dans ce monde de brutes. «Pouet pouet, voilà à quoi résonne le mot poète !» martela le faiseur de vers.

Cette orgie de mots d'où naissent les poèmes est une entreprise facétieuse pour comprendre la vie. Des verbes aussi crus que la chair d'un agneau mordu par la gueule carnassière du loup, le poète ; justement, il fût de même pour les textes d'Audiberti, ce poète d'Antibes qui nous invite à visiter le monde que nous traversons et qui nous traverse sans pour autant nous croiser à chaque fois.

Aussi, la pièce décrit le rapport que peut avoir le metteur en scène et son auteur, l'homme et Dieu, le propos et le verbe et pour ainsi dire la quête de comprendre notre existence par le secours des mots. Notons la bonne prestation des deux comédiens qui ont eu du plaisir à nous faire partager les textes d'Audiberti et ainsi nous faire découvrir des extraits de ses nombreuses créations dont *Monorail*, *Dimanche m'attend*… et tant d'autres textes qui incitent la quête de l'homme à prendre de plus en plus conscience du monde qui l'entoure.

Menad Embarek

Clôture de la semaine culturelle de Béjaïa à Relizane

La semaine culturelle de la wilaya de Béjaïa à Relizane s'est clôturée le 29 octobre à la salle de cinéma Dounyazad, qui a vécu depuis le 25 octobre 2008 au rythme des coutumes et traditions de la wilaya de Béjaïa. Les Relizanais ont découvert sa broderie, son artisanat... et les participants, dont des exposants, ont montré leur savoir-faire à travers l'exposition d'objets d'art, de photos et tableaux des différents sites historiques. La dernière journée a été inaugurée par un grand spectacle donné par une troupe musicale en présence du wali et des autorités civiles et militaires. Cette troupe musicale n'a pas manqué de séduire les nombreux spectateurs qui en redemandaient des chansons kabyles à l'image de celles de Matoub Lounès et du célèbre chanteur de la chanson kabyle, Idir.

A. Rahmani

GALERIE D'ART BENYAÂ

L'ambassade des Etats-Unis d'Amérique et la galerie d'art Benyaâ organisent dimanche 9 novembre à partir de 18h une conférence sous le thème «Comment les artistes américains gagnent-ils leur vie», animée par Nasreen Haroon (artiste peintre).